

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 23 (1878)
Heft: 20

Artikel: Rassemblement de troupes de 1878
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-334914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 20.

Lausanne, le 29 Octobre 1878.

XXIII^e Année

SOMMAIRE. — Rassemblement de troupes de 1878, p. 433-448.

ARMES SPÉCIALES. — Baïonnette ou sabre dans la guerre turco-russe, p. 449. — L'Afghanistan, p. 453. — De l'enseignement de la gymnastique, p. 458. — Revue de la presse étrangère, p. 461. — Nouvelles et chronique, p. 463.

RASSEMBLEMENT DE TROUPES DE 1878.

Les pièces officielles que nous avons publiées sur ce Rassemblement devaient, dans notre pensée, être suivies du récit plus ou moins détaillé et critique des manœuvres de campagne du 14 au 21 septembre. L'exécution de ce projet s'est trouvée traversée par des difficultés de plusieurs sortes, tenant surtout à la part officielle que notre collaborateur M. le colonel Lecomte a eue dans ces manœuvres, faites sous ses ordres, et à la discrétion que cette officialité nous impose. Dans ces conditions il nous a paru préférable de laisser la parole à d'autres et de nous borner à reproduire, en les coordonnant et parfois annotant, des extraits d'articles des principaux organes de la presse suisse. Par les mêmes motifs on nous pardonnera de laisser de côté soit quelques éloges par trop aimables, soit les critiques de pure médisance ou rancune, comme il s'en produit toujours dans des occasions de ce genre de la part de gens ayant eu maille à partir avec le service et mettant leurs griefs personnels au-dessus de la vérité et de l'équité.

Parmi les critiques les plus instructives, d'ailleurs bienveillantes et sérieuses dans le fond autant que courtoises dans leur forme humoristique, nous remarquons en premier lieu les « Impressions d'un amateur » sur les journées des 15-19 septembre, publiées dans la *Gazette de Lausanne*, dues, dit-on, à la plume d'un ancien officier général au service de France et de Rome; nous utiliserons aussi diverses correspondances de quelques autres journaux qui se sont occupés avec plus ou moins d'intérêt de cette réunion de troupes.

Commençons par les « Impressions » :

Ayant passé, dit l'auteur, la plus grande partie de mon temps à l'étranger, je ne connaissais de l'armée fédérale que quelques corps isolés. Eh bien, ce que j'ai vu pendant ces derniers jours a dépassé de beaucoup mon attente.

Et c'est parce que j'ai bonne opinion de cette armée qui commence à devenir sérieuse, que je me permettrai de relever, sans ménagement, les côtés défectueux et les fautes que j'ai remarquées. Il n'y a que de vrais amis qui disent la vérité toute nue, et je suis de ce nombre pour ce qui concerne les intérêts de la Suisse. Du reste, en campagne, on vit de fautes. Ceux-là seuls qui ne font rien ne se trompent pas. Ceux-là seuls qui ne se battent pas ne sont jamais vaincus.

15 septembre. — *La revue de Cutterwyl*. — Depuis quelques jours, la ville de Fribourg retentissait de bruits guerriers. La place d'armes était convertie en un camp; le roulement des lourds chariots du convoi, le

piétinement des chevaux, montés assez correctement par les officiers, la variété de tous les uniformes de l'armée, le pas cadencé des bataillons allant à la manœuvre, ou en revenant, au son de joyeuses fanfares ; surtout cette incomparable marche de la retraite qui entraînait chaque soir la foule, tout cela était comme le prélude des combats et faisait vibrer la corde du patriotisme. C'était la période de l'entrée en campagne...

Pendant la journée du 14 septembre, l'animation guerrière redouble dans les rues de Fribourg. Le son métallique et imposant des canons, cahotant sur les pavés, invitait la foule à se ranger avec respect...

Mais voici venir le grand jour, le 15. Si le ciel est calme et serein, la terre s'agite. Fribourg se vide et se répand en flots de voitures, de cavaliers et de piétons. Les chemins de fer se mettent de la partie et nous amènent, par d'interminables trains de plaisir, les contingents de curieux de Vaud, Genève, Neuchâtel, Berne, etc.

J'arrive à midi et demie sur le plateau de Cuttervyl qui présente le coup d'œil le plus animé et le plus pittoresque. Le terrain légèrement incliné s'élève par étages bien distincts, du nord-ouest au sud-est. Au nord, la jolie forêt de Coudrez : dans la pénombre de sa lisière éclatent, comme en un parterre mobile, les mille couleurs des toilettes féminines. La troupe est rangée sur les trois premiers étages ; en avant s'étend l'émeraude de la prairie sur laquelle doit avoir lieu le défilé. Tout autour, se promenant ou assise, la foule joyeuse et sympathique. Le signal de l'immobilité n'est pas encore donné ; l'infanterie a formé les faisceaux ; les cavaliers ont mis pied à terre ; les soldats, la plupart assis, *sub tegmine fagi*, devissent de guerre ou d'amour. Tout cela a très bon air. Les armes sont luisantes, le fournement est bien *putzé*. L'uniformité de la troupe est correcte, à part quelques pantalons rentrés dans les bottes, ce qui devrait être sévèrement interdit un jour de revue. La toilette des canons a été faite soigneusement : artillerie, train, ambulances, toutes ces voitures sont bien attelées et outillées. Trois petits escadrons de cavalerie, dont l'uniforme n'est pas un chef-d'œuvre de bon goût, sont rangés devant l'aile gauche de l'infanterie. Il n'y a vraiment de joli, comme uniforme, que celui des officiers dont la plupart ont véritablement du cachet et de l'élégance, surtout avec la casquette ; car mon œil n'a pu encore se faire à la coiffure de service dont je ne conteste d'ailleurs pas la commodité contre la pluie et le soleil. J'aperçois çà et là de fort jolis chevaux dont les formes révèlent à distance l'origine étrangère.

Tout à coup, un son de trompette retentit. C'est le *garde à vous* ! Les faisceaux se rompent, les rangs se forment et s'alignent : l'inspection va commencer.

Par exemple, je n'ai pas compris l'ordre de bataille de la petite armée que j'avais sous les yeux. L'infanterie, par bataillon en colonne double, était appuyée à la forêt de Coudrez, faisant front du côté de Maison-Neuve ; sa droite devait donc être appuyée à la forêt. Or, il n'en était rien : l'ordre de bataille était interverti. Les corps d'élite, c'est-à-dire les carabiniers et le génie se trouvaient à gauche, tandis que les bataillons d'infanterie étaient placés correctement.¹ Ce n'est pas tout : la cavalerie avait pris place, ainsi que je l'ai dit, devant l'infanterie.² Le défilé a eu lieu dans cet ordre, c'est-à-dire la cavalerie en tête, puis l'infanterie.

J'ai trouvé la simplicité helvétique dont on parlait dans un ordre du jour précédent, poussée un peu trop loin. L'effet de cette revue eût pu

¹ L'auteur ignore que notre organisation actuelle a donné le pas à l'infanterie sur toutes les autres armes. Par conséquent, même à son point de vue, la ligne des bataillons n'était point intervertie. G.

² Pour être précis il faut dire que la cavalerie était placée devant la *gauche* du front d'infanterie. G.

être très beau ; il a été, à mon avis, amoindri par les dispositions dont il s'agit. Il y avait pourtant une chose bien simple à faire pour rester dans l'ordre direct, en plaçant le génie et les carabiniers à la droite, près de la forêt. L'inspection passée, on faisait faire demi-tour aux bataillons, puis une conversion de pied ferme à droite ; ensuite on dirigeait la colonne droit en avant, dans la direction du hameau de Cutterwyl ; on la massait ; après avoir dépassé le terrain du défilé, on la remettait face en tête et moyennant une légère rectification d'alignement à droite, puisque l'état-major était à droite, elle se trouvait prête à prendre ses distances pour entrer dans la ligne du défilé. C'est une manœuvre qui aurait pris très peu de temps et que le terrain permettait de faire facilement.³

On m'objectera peut-être que l'ordonnance fédérale autorise ce sans-gêne. C'est possible. A cette objection j'ai à répondre ce qui suit : Que l'on manœuvre indistinctement par la droite ou par la gauche ou par inversion devant l'ennemi, peu importe. Mais une revue est une solennité militaire pour le succès complet de laquelle on ne doit rien négliger. C'est donc le cas de dire qu'il ne coûtait pas plus de faire bien que de faire mal. Si l'ordonnance fédérale permet de ranger les troupes par inversion et de défiler la cavalerie en tête, elle n'interdit pas non plus le contraire.

Je ne sache pas qu'aucun principe de tactique autorise à placer la cavalerie devant le front de l'infanterie ; dans tout ordre de bataille, sa place est en troisième ligne ou sur les ailes, en arrière. A défaut de prescription formelle du règlement, l'usage et le bon sens veulent que, pour une revue, la troupe soit rangée la droite en tête et que l'on défile de même.⁴ Lorsqu'on est trop gêné par le terrain, eh bien, on en cherche un autre, quand on a le temps. Ce n'est pas le terrain qui manque autour de Fribourg pour recevoir 10,000 hommes.⁵

Arrivons à l'inspection et au défilé. Le colonel-inspecteur a naturellement commencé son inspection par inversion, c'est-à-dire en passant devant le front des bataillons de gauche à droite, tandis que c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu.

Enfin, le moment solennel du défilé arrive. On l'a vu. La cavalerie ouvre

³ Il n'est pas certain que nos bataillons, dont quelques-uns sont un peu lourds, reconnaît l'auteur, eussent fait toutes ces manœuvres préalables aussi prestement qu'il le croit. Le plus sûr et le plus simple était de les éviter, et de ne pas risquer d'y perdre peut-être une heure, ce qui eût retardé d'autant la rentrée aux cantonnements, dont quelques-uns à plus de deux lieues de Grolley. G.

⁴ Il ne faut pas oublier que le départ pour les cantonnements de combat et la formation de l'avant-garde (détachement « ennemi ») devaient suivre immédiatement la revue. Or on économisait du temps et des marches en faisant partir en premier lieu la cavalerie et les bataillons d'avant-garde Nos 23 et 24, ainsi que le génie et les carabiniers qui allaient aussi aux cantonnements en avant, et en les plaçant à la gauche pour l'inspection et pour le défilé. — On aurait pu, dira-t-on, désigner d'autres corps pour l'avant garde et l'ennemi. — Pas si aisément, car il fallait, alors déjà, disposer les troupes en vue des licenciements des 20 et 21 septembre, sous peine de devoir bouleverser l'ordre de bataille pendant les manœuvres mêmes des 19 et 20. Si pour le défilé et en partie pour l'inspection la division fut inversée, elle se trouvait à peu près en ordre normal pour les manœuvres et pour le licenciement, qui purent ainsi s'effectuer jusqu'à la fin sans croisement. D'ailleurs si, d'après nos nouveaux règlements, on doit manœuvrer indifféremment par la droite ou par la gauche, il est bon de s'y accoutumer aussi dans les revues, surtout quand le service même en est facilité. G.

⁵ Si le terrain ne manquait pas, ce dont nous ne voudrions pas répondre, le temps et surtout le beau temps manqua en effet, pendant l'été, pour reconnaître le meilleur emplacement, libre de portions marécageuses, à égale proximité des trois places d'armes de Morat, Fribourg, Payerne et satisfaisant aux autres conditions d'entrée en ligne pour des manœuvres contre Berne de 3 à 4 journées. A ces divers égards la localité de Grolley était le point géographique tout naturellement indiqué. G.

la marche ; suivent le génie, les carabiniers, puis les bataillons d'infanterie, le bataillon n° 24 le premier, le n° 13 le dernier. A plusieurs reprises, des officiers à cheval ou des guides viennent caracoler à travers le terrain du défilé. C'est une faute, cela distrair les hommes et si l'un de ces chevaux venaient à prendre la main ou à s'abattre, le défilé en serait gravement compromis. Le terrain du défilé doit rester absolument libre.

Les guides de droite des diverses brigades ne marchaient pas sur la même ligne. J'ai cru remarquer, et cela m'a été confirmé par un officier supérieur, qu'il n'y avait pas de jalons aux points de repère pour fixer la direction des guides, ainsi que cela se pratique ordinairement. C'est une lacune grave.

Une autre faute colossale que j'ai vu commettre à je ne sais quel bataillon d'infanterie, et qui a failli tout gâter. Cette troupe venait à peine de dépasser l'état-major que son chef le fit marcher par le flanc. De là un retard et un allongement de la colonne, qui forcèrent le régiment qui venait après à raccourcir le pas. De là encore une perte de distance pour les pelotons et les bataillons qui suivaient. Heureusement que l'on fit prendre le pas gymnastique au malencontreux bataillon pour dégager le terrain et l'ordre se rétablit assez promptement.

La police du camp a laissé à désirer. On aurait dû tracer à l'avance les limites imposées au public qui envahissait tout et qui résistait aux dragons, chargés du service d'ordre.

Autre observation à l'adresse des deux chefs de musique qui ont fait commencer la marche du défilé avant que la musique qui précédait eût terminé. Ce mélange de deux musiques rapprochées, donnant chacune une cadence différente, fait perdre le pas aux soldats et agace horriblement le tympan des spectateurs.

Mais les derniers pelotons de l'infanterie ont passé. L'artillerie se masse à l'entrée du terrain : un commandement retentit suivi d'un roulement de tonnerre. C'est l'artillerie qui s'avance comme un ouragan, en colonne par batterie, au grand trot. C'est magnifique. Hourra pour l'artillerie ! Je vois bien un canon de l'aile gauche qui, embourbé quelque part, reste en arrière, mais il a bientôt repris adroitement sa place au moyen d'un vigoureux temps de galop.

Maintenant, me disais-je, en voyant fuir devant moi, comme une vision, cette avalanche de bronze, ce n'est pas le tout ; que vont devenir ces six batteries ? où vont-elles s'arrêter ? A cent mètres plus loin, le terrain se dérobe par une pente trop inégale et trop raide pour que cette masse ainsi lancée puisse s'y risquer sans danger grave.

J'étais inquiet. A peine avais-je formulé cette pensée qu'un mouvement de conversion à gauche fut ordonné, et je vis, chose prodigieuse, les batteries faire dans le même ordre et à la même allure, deux conversions successives pour venir se masser sur un terrain labouré à 300 mètres en face de l'état-major. Tout cela a été exécuté avec une exactitude et une vigueur qui me stupéfiaient. J'étais haletant ; car je m'attendais à voir quelque cheval s'abattre ou des artilleurs tomber sous les roues. Il n'en fut heureusement rien. Je courus, tout ému, serrer la main au brave et savant brigadier d'artillerie.

Trouvez-moi en Europe une artillerie qui fasse mieux que ce que je viens de raconter. Et quand je pense que ces hommes et chevaux qui manœuvraient ainsi étaient encore il y a quelques jours, à leur charrue !

Je retournai prendre ma place pour voir défilé, en très bon ordre, nos magnifiques ambulances et les équipages.

La fête était terminée. Le défilé a été beau dans son ensemble ; la tenue des hommes martiale et l'alignement bien observé, à part deux ou trois bataillons dont les pelotons flottaient un peu. Cette incorrection d'alignement pourrait être facilement évitée, si les officiers de compagnie s'occu-

paient moins de leur personne et davantage de la marche de leurs subdivisions en répétant aux hommes, au moment psychologique, les principes de la marche en bataille.

J'ai cru pouvoir attribuer aussi la lourdeur de quelques bataillons à la fatigue des jours précédents. Tous les soldats que j'ai interrogés m'ont, en effet, avoué être éreintés.

Il me semble que l'on surmène trop la troupe dans les cours de répétition ; on lui laisserait une heure ou deux de liberté de plus, par jour, qu'officiers et soldats n'en sauraient ni plus ni moins. Il faut faire aimer aux militaires l'occasion de porter l'uniforme ; tandis qu'on finira, en les chargeant trop de travail, par les en dégoûter. Lorsqu'on veut trop verser à la fois dans un entonnoir, l'eau tombe à côté. L'expérience a démontré qu'au bout d'un certain nombre d'heures d'exercice, le soldat ne fait plus rien de bon. De deux choses l'une : ou vous avez à faire à des hommes intelligents ou à des pauvres d'esprit. L'homme intelligent apprendra autant de théorie et d'exercices militaires en six heures qu'en neuf heures ; le pauvre d'esprit n'en apprendra pas plus en neuf heures qu'en une heure.⁶

16 septembre. — La journée du 16 septembre a été employée en mouvements de concentration, auxquels il n'y a rien à redire.

17 septembre. — Le matin du 17, vers les 8 heures, je trouvai le gros de la division au petit Gurmels, sur la rive gauche de la Sarine.

Pour plus de facilité, je donnerai des appellations de convention aux deux corps qui vont en venir aux mains ; les troupes d'attaque seront les *Burgondes* et les troupes qui s'opposent à leur marche en avant, les *Suisses*.

L'hypothèse me semble être la suivante : L'armée burgonde a envahi la Suisse par le côté faible de notre frontière de l'ouest, Genève et Vaud, et s'avance sur Berne après avoir forcé notre première ligne de défense sérieuse, c'est-à-dire l'isthme compris entre les lacs Léman et Neuchâtel. La position de cette armée, si rapprochée de son objectif, fait supposer naturellement qu'elle a refoulé dans les défilés des Alpes suisses de la Haute-Gruyère, la vallée de Charmey et la vallée de Planfayon, les troupes qui auraient pu inquiéter son flanc droit, qu'elle est maîtresse des hauteurs du Gibloux, des Combert, et de Prazboud (entre La Roche et la Sarine) et qu'enfin elle occupe Fribourg et ses approches. Le général burgonde sait que le nombre restreint des routes qu'il a en son pouvoir et qui convergent vers Berne, aboutissent, les unes, à un premier obstacle, la Sarine et la Singine, dont les rives droites sont flanquées par des hauteurs boisées, d'un accès difficile et que la seule voie qui puisse servir à couvrir son flanc droit par Ueberstorf et Könitz est peu sûre et court à travers un pays fort accidenté. Il y a plus : les Suisses refoulés dans les Alpes ont dû se diriger à marches forcées au secours de Berne par les routes de Boltigen et du Guggisberg, en laissant une garde abritée par des travaux de défense, à l'entrée des défilés sus-indiqués. Un de leurs corps peut même, d'un moment à l'autre, apparaître sur l'aile droite burgonde.

Le général doit donc se hâter. A cette fin, il se portera sur la rive gauche de la Sarine, par la route de Fribourg à Laupen ; il simulera une attaque contre cette dernière ville pour y attirer l'ennemi, et pendant ce temps dirigera ses principaux efforts sur Neuenegg, après avoir passé la

⁶ La remarque est fondée. Toutefois on sait que c'est notre lot de miliciens de devoir mettre à profit le plus possible le temps d'activité de service, afin de compenser sa courte durée. Les hommes n'ont pas fait, le 14 et le 15, plus de 7 lieues au maximum ; ils ne pouvaient donc pas être tous « éreintés ». En tout cas ils l'eussent été davantage si l'on eût fait d'autres marches et contremarches pour avoir la droite en tête ou de plus beaux alignements.

Sarine sur un pont de bateaux ou sur le pont de Schiffenen, si celui-ci est libre. Pendant sa marche de Schiffenen à Neuenegg, il détachera un corps d'infanterie qui passera la Singine en-dessous de Grenchen, avec mission de couronner les hauteurs ennemies de l'autre rive, pour se porter par un mouvement tournant sur l'aile droite des défenseurs de Neuenegg, lesquels, attaqués de flanc et de front, seront forcés de se retirer vers Thörishaus.

Ce plan est bon ; je ne vois pas trop ce qu'on pouvait concevoir de mieux, étant donnée la situation de l'armée burgonde. C'est à peu de chose près le plan suivi par le général Brune en 1798. Les principales données stratégiques qui dictent les mouvements d'une armée dans un pays, restent toujours les mêmes par la raison bien simple que la configuration du terrain ne change pas.

Voyons maintenant l'exécution.

La cavalerie burgonde avait, de bon matin, passé la Sarine afin de pousser une reconnaissance et d'établir avec l'aide du génie, si besoin était, une tête de pont à Schiffenen, mais nul indice de la présence de l'ennemi n'ayant été signalé, le général burgonde fit passer son armée sur le pont de Schiffenen. C'était une bonne fortune pour lui. Ce fut aussi une grande négligence de la part des Suisses de n'avoir pas envoyé de la cavalerie et des tirailleurs pour surveiller la rivière et en retarder autant que possible le passage par l'ennemi qu'ils n'auraient pas dû perdre de vue, car leurs espions avaient dû leur apprendre que celui-ci se trouvait au-delà de la Sarine.

Je quittai les Burgondes au Petit Gurmels et je pris ma course vers Laupen. Arrivé à Kriechenwyl, j'aperçus une section de l'artillerie bourguignonne qui faisait feu depuis les hauteurs de Gammen sur un ennemi invisible, sans doute pour donner le change, pendant qu'on travaillait à jeter un pont à Laupen.

Enfin, me voici au grand pont couvert de Laupen. A cinquante mètres en aval est rangé un équipage de pont. Une compagnie d'infanterie qui a été jetée par des bateaux sur la rive ennemie, s'est déployée en tirailleurs, abritée par un petit bois de bouleaux, afin de protéger les travailleurs. L'échancrure de la berge est pratiquée. Les pontonniers sont à leur poste. Tout est prêt.

Cela est bien ; mais ce pont qui va être jeté est, comme on dit, à la gueule du loup, et le passage sur ce point n'est pas vraisemblable. Le passage d'une rivière est une opération si grave en guerre qu'on ne saurait l'entourer d'assez de précautions. On doit surtout éviter de la faire à portée de l'ennemi ou à portée de son feu. Or, au-delà de la rivière, à environ 400 mètres, s'élève une haute falaise à pic, dont la crête est boisée. Au milieu, je vois une solution de continuité qui semble faite exprès pour recevoir une batterie. Or, de ces sommets on voit les ponts.

A l'objection qui pourrait m'être faite que le pont de Laupen n'était qu'une feinte, je répondrai qu'une feinte, même réputée telle, doit toujours avoir le caractère de la vraisemblance, ne fût-ce que pour pouvoir être utilisée en cas de besoin. L'attaque de Neuenegg pouvait échouer, celle de Laupen aurait dû alors être reprise et poussée à fond.

Pendant que je faisais ces réflexions, un combat s'engagea. Une batterie burgonde vint sur les hauteurs, en arrière du pont, répondre lentement au feu plus lent encore d'une batterie suisse, assez mal placée, mais qui finit par aller s'établir au-dessus de la falaise.

Un compagnie suisse ouvrit aussi son feu, sans les voir, sur les tirailleurs burgondes, chargés de protéger l'établissement du pont. Ceux-ci auraient été, sans contredit, jetés à la rivière, si leurs adversaires l'avaient voulu ; mais je vois les tirailleurs burgondes déboucher de leurs taillis et repousser les Suisses. Ceux-ci battent en retraite très régulière-

ment, en échelons et par groupes. Les Burgondes les poursuivent et se couchent dans la prairie ; les Suisses en font autant. Tout le monde se couche. Pendant que les deux lignes de tirailleurs couchés se regardent comme des chiens de faïence, les pontonniers commencent leur besogne et établissent, dans l'espace d'une heure, un assez joli pont, très solide, moitié bateau, moitié chevalets.

Ayant vu tout ce qui m'intéressait sur ce point, je me dirigeai vers Neueneegg. En suivant la route qui longe la Sarine, depuis le grand pont couvert à Laupen, je remarquai à environ 200 mètres en amont de ce pont un endroit fort propice pour le passage de la rivière. Le talus de la chaussée aurait offert un excellent abri aux tirailleurs chargés de protéger les pontonniers. Pourquoi n'a-t-on pas choisi cet endroit là pour y jeter le pont. Je l'ignore.

A moitié chemin de Laupen à Neueneegg, je vois sortir des taillis, de l'autre côté de la Singine, un bataillon qui cherche évidemment un gué pour traverser la rivière ; je lance mon cheval à l'eau pour faciliter ces recherches. Le bataillon passe, mais je vois avec peine qu'il le fait d'une manière fort imprudente, c'est-à-dire sans se faire précéder d'aucun éclaireur pour reconnaître le terrain. Or, il a droit devant lui, sur la rive opposée, une colline élevée, escarpée, se terminant par une crête des plus favorables à la défense. Un seul peloton suisse, caché derrière cette crête aurait presque détruit ce bataillon. Je me permets d'en faire humblement l'observation au commandant du bataillon qui me toise sans me répondre, d'un air qui veut dire : « De quoi se mêle-t-il donc ce pékin-là ? » Après tout, le commandant a raison.

Les Suisses devaient bien s'attendre à ce que l'ennemi tenterait quelque attaque de flanc par là et ils ont commis une faute en n'échelonnant pas une ligne de vedettes à cheval, de Laupen à Neueneegg.

J'arrive à ce village au moment où commence l'attaque.

L'armée burgonde a pris position sur les hauteurs de Zähn ; tous ses tirailleurs sont répandus sur les pentes boisées qui descendent jusqu'au lit de la Singine. L'artillerie, admirablement placée, foudroie, à petite distance, les maisons et tous les plis de terrain de cette haute colline qui s'élève en amphithéâtre sur la rive droite de la Singine.

Ainsi que je l'ai dit, le simulacre d'attaque à Laupen, était confié à l'aile gauche de l'armée burgonde pendant que sa droite tenait les hauteurs de Flamatt et engageait le feu avec la gauche ennemie. Or, il me semble qu'il eût été plus correct d'attendre pour commencer l'attaque de front, que le bataillon dont j'ai parlé et qui avait passé la Singine à gué, au-dessous de Grenchen, eût accompli son mouvement tournant.

Du premier coup-d'œil, je vis que l'armée suisse, d'ailleurs très faible, n'avait pas l'intention de résister sérieusement. Elle se sentait mal à l'aise dans ce terrain labouré par les feux plongeants de l'ennemi, sans abri naturel, sans tranchées, ni redoutes. Le pont aurait dû être miné par elle ou obstrué par une barricade qui pouvait être défendue pendant quelque temps depuis les maisons voisines, placées trop bas pour recevoir les obus. Les tirailleurs suisses qui, au début, garnissaient les berges de la rivière, se retirèrent bientôt jusqu'à la hauteur du monument de 1798.

Alors le combat éclata dans toute sa fureur.

Une avant-garde burgonde passe le pont et est aussitôt suivie de plusieurs bataillons lancés au pas de course qui occupent lestement et avec intelligence les maisons et les fourrés, pour faire tête de pont. D'autres bataillons burgondes dégringolent de la montagne, passent la rivière à gué et marchent droit à l'ennemi. Deux des batteries de Cutterwyl exécutent encore un tour de force : elles descendent par un ravin abrupt jusqu'à la rivière qu'elles passent également à gué.

Cette période de la bataille est très intéressante, mais malheureusement la fin ne correspond pas au début.

Les Burgondes s'étant rendus maîtres du monument, les Suisses continuent leur mouvement de retraite jusqu'à une distance de 500 mètres environ plus haut. Ils s'appuient à la forêt qui couronne la colline, et s'apprêtent de là à écraser de leurs feux leurs adversaires. C'est à ce moment que l'on donna le signal de cesser le feu. Invraisemblance fâcheuse, due sans doute à l'heure avancée de la journée, laquelle avait été du reste fructueusement employée.⁷

Une heure environ après la cessation du feu, une fusillade éclata tout à coup sur la droite de la faible ligne suisse. C'était le bataillon burgonde chargé du mouvement tournant, qui, après un retard incroyable et ignorant ce qui se passait autour de Neueneegg, entra en contact avec l'ennemi. La troupe se dirigea vers ses cantonnements.

Pour compléter la journée du 17 parlons plus en détail, d'après le *Journal de Genève*, des travaux des pontonniers :

Flamatt, 17 septembre. — Le matin à la pointe du jour, tout le monde était debout. Aux avant-postes, du côté de Gammen et Kriechenwyl, c'est-à-dire aux abords de Laupen, la vallée de la Sarine était particulièrement animée par la présence des soldats du génie et des pontonniers de la II^e division ; il paraissait évident que c'était sur ce point que devait s'opérer le passage de la Sarine.

A 7 h. 1/2, le premier coup de canon partit des hauteurs qui dominent la rive droite et apprit que les avant-postes du corps ennemi étaient sur leurs gardes. Peu après, une fusillade qui s'engageait de proche en proche et s'étendait au loin en amont de la rivière, indiquait que les avant-postes des deux corps étaient en contact sur toute la ligne. Vers 8 heures, deux compagnies d'infanterie arrivaient au parc des pontonniers, dont les pontons étaient disposés en ligne, masqués par les buissons qui bordent la berge ; près de chacun des pontons se trouvaient quatre bateliers et le nombre d'hommes nécessaires pour le lancer à l'eau ; à quelques pas en arrière, douze hommes d'infanterie avec armes et bagages, que chaque ponton, conduit à la rame, devait débarquer sur l'autre rive. Cette infanterie avait pour mission de déloger les tirailleurs qui pouvaient se trouver embusqués sur la rive opposée. Tous ces préparatifs s'étaient exécutés au milieu du silence le plus absolu. Au commandement de « garde à vous ! à l'eau ! » quatre pontons maniés par des bras vigoureux courbaient sur leur passage les arbrisseaux qui les avaient abrités jusque-là, et entraient dans les eaux de la Sarine dont le courant est rapide en cet endroit, quoi qu'elle ait peu de profondeur.

Les bateliers sautèrent vivement à bord, saisissant leurs rames et leurs gaffes ; en un instant les fantassins étaient établis dans les bateaux, et quelques minutes après ils descendaient sur la rive droite qui, par une négligence singulière de la part de l'ennemi, n'était point gardée par un poste d'observation. En vingt-cinq minutes et au moyen de treize traversées consécutives, une compagnie de 73 hommes avait opéré son passage : pendant ce temps, les sapeurs du génie exécutaient en arrière, sur la

⁷ Cette invraisemblance n'existait pas en réalité. C'était aux mouvements tournants des Thörishaus et des Laupen, et à l'artillerie restée sur la rive droite à décider de la position de la forêt du monument, trop forte pour être attaquée de front et qui ne devait être qu'entretenu depuis Neueneegg et les alentours du monument. Il est vrai que sans l'heure avancée on eût attendu, avant de cesser le feu, que ces mouvements tournants eussent été plus accentués. Mais une fois dessinés, il n'était plus nécessaire de fatiguer davantage la troupe, qui avait eu, ce jour là, une forte marche et qui devait encore, pour éviter les bivouacs, prendre des cantonnements éparpillés.

hauteur de la rive gauche, un fossé où vint se loger une chaîne de tirailleurs qui, avec une batterie installée à proximité, devaient protéger la construction du pont et le passage de la rivière par un corps de troupes.

En effet, à 9 h. 1/2, les pontonniers, qui s'étaient tenus constamment prêts à ramener l'infanterie transportée sur l'autre rive, dans le cas où elle aurait dû se retirer devant des forces supérieures, reçurent l'ordre de jeter un pont. Les pontons furent rapidement équipés dans ce but et placés en amont par les bateliers, tandis que leurs camarades, aidés par les sapeurs et les pionniers, préparaient la culée du pont et la rampe qui devait y donner accès. Chaque ponton vint successivement se mettre en ligne avec une grande précision, malgré la force du courant ; les poutrelles du tablier furent promptement placées et couvertes de fortes planches. La profondeur de la rivière a permis de placer trois pontons, et le reste du passage a été achevé au moyen de chevalets, pour l'établissement desquels les hommes travaillèrent dans l'eau jusqu'aux hanches. Le pont terminé mesurait 45 mètres de longueur et il a été construit en cinq quarts d'heure. La dernière planche était à peine posée que les sapeurs et les pionniers, restés pendant l'opération cachés derrière les buissons, se sont élancés au pas gymnastique, le fusil en bandoulière, la pelle et la pioche en mains, pour déblayer et niveler les pentes d'accès, jusqu'à la grande route qui conduit du Barfischenhaus à Berne par Bumplitz. Ensuite l'infanterie a passé le pont par sections et au pas gymnastique ; l'artillerie et les voitures devaient effectuer leur passage plus tard.

Tous les spectateurs de cette opération ont admiré la discipline, l'ordre parfait et le silence absolu qui ont régné pendant toute sa durée ; le travail a été exécuté sans cri, sans un commandement même prononcé à haute voix ; les ordres étaient donnés par le capitaine des pontonniers, par signaux faits au moyen d'un petit drapeau.

MM. les officiers français et M. le colonel de Sinner, juge de camp, présents sur les lieux, ont dû garder de cette manœuvre une impression très-favorable. Du reste, la berge voisine ainsi que toutes les hauteurs qui la dominent, étaient couvertes d'une foule de curieux et aussi de curieuses dans le costume des paysannes bernoises, qui, d'ici à peu de temps, aura peut-être disparu.

Mais tandis que le gros de la II^e division feignait ainsi de vouloir forcer le passage entre Laupen et Guminen et que, par la vivacité de son attaque sur ce point, il attirait l'ennemi hors de ses positions dans cette direction, la plus grande partie des troupes a exécuté un mouvement de flanc sur la droite ; elle a traversé la Sarine au pont de Schiffenen et a occupé en masse les bois et les hauteurs situés sur la rive gauche de la Singine, de Neuenegg à Flamatt.

Le 5^e régiment d'infanterie (dont un bataillon, appuyé par le 4^e régiment d'artillerie, par la compagnie des pionniers et un détachement de sapeurs du génie, formait la nouvelle avant-garde) devait franchir la Singine à gué, en amont et en aval du chemin de fer, et enlever les hauteurs de Thörishaus. L'avant-garde était sous les ordres du lieutenant-colonel Lochmann, ingénieur de la division.

Le 6^e régiment d'infanterie poussait également jusqu'à Flamatt pour passer la Singine un peu plus bas, et attaquer les hauteurs de Schorren, tandis que le 7^e régiment avec le 2^e régiment d'artillerie, forcerait le passage de la rivière entre Wunnenwyl et Neueneck. Le bataillon d'infanterie n° 22, qui était la veille à Wallenried, et le bataillon de carabiniers formaient la réserve.

Cette opération, favorisée par un temps magnifique, a très bien réussi et a offert un coup d'œil très animé et très pittoresque ; mais elle a exigé des marches considérables, et c'est avec plaisir que les troupes ont entendu sonner par les fanfares, vers 3 heures après-midi, le refrain de la

division suivi du signal de halte, donné au moment où les tirailleurs de la division étaient maîtres de la colline sur laquelle s'élève l'obélisque érigé en mémoire de la résistance victorieuse opposée en 1798 par les milices bernoises, commandées par Graffenried, aux troupes du général Brune, en marche de Fribourg sur Berne.

M. le colonel Lecomte a établi son quartier-général à Flamatt. Les troupes se sont cantonnées sur place, et comme elles sont fort nombreuses, chaque maison, chaque chalet, chaque écurie a dû recevoir un contingent d'hommes et de chevaux. Sur la route de Neueneegg à Flamatt circulaient au grand trot tous les chars d'approvisionnement qui allaient chercher auprès du commissariat de la division, vivres et fourrages amenés par le chemin de fer jusqu'à la gare de Flamatt.

Jusqu'ici le corps qui marche sur Berne n'a eu affaire qu'à un adversaire peu nombreux ; ce dernier va probablement se replier sur Bümplitz et Köpitz, fortes positions couvrant la ville de Berne, d'où des renforts importants lui arrivent. On apprend, en effet, que le gros du corps ennemi, avec le matériel des équipages, va quitter la ville fédérale, marchant vers la Singine. La II^e division doit, de son côté, poursuivre sa route vers le Nord.

En somme, on a pu constater dans ces deux journées que la discipline a régné dans les rangs de tous les corps de la division, qui est animée d'ailleurs d'un excellent esprit. Il y a pourtant encore des points faibles dans les manœuvres ; ainsi l'on fait quelque fois avec trop de lenteur les mouvements sous le feu de l'ennemi, et les tirailleurs ne profitent pas assez des nombreux accidents de terrain qui leur permettraient presque partout de se couvrir avec avantage. En outre beaucoup de soldats ne paraissent pas suffisamment exercés à la marche.

18 septembre. — Dès le matin du 18 septembre, l'armée burgonde se dirigea, dans les conditions de marche voulues, vers Thörishaus, faisant éclairer la route par la cavalerie et des tirailleurs. L'aile droite marchait parallèlement vers Könitz, par la route de Schwartzembourg ; l'aile gauche suivait l'ancienne route qui passe près du monument de 1798, et le gros de l'armée couvrait la route de la plaine.

Dans l'éventualité d'une retraite — qu'il faut toujours prévoir — quelques précautions furent prises. On n'est jamais sûr de pouvoir aller en avant ; il faut donc toujours être certain de pouvoir marcher en arrière. Le parc de division, qui avait d'abord suivi la colonne du centre, fut porté en arrière ; le quartier-général des ambulances fut établi dans une auberge au bout de la route, également en arrière ; enfin une batterie, avec un fort soutien, fut placé au sommet d'un mamelon dominant toute la vallée depuis Ober à Niederwangen, à droite de la gare de Thörishaus. D'ailleurs les mouvements de terrain qui bordent les routes servant de lignes d'opérations à l'armée burgonde, offrent de nombreuses positions de repli, propres à la défensive et qui excluaient toute crainte d'une déroute en cas d'insuccès.

L'armée continua ainsi sa marche en avant sans rencontrer de résistance, si ce n'est sur la gauche quelques tirailleurs qui, fidèles à leur tactique de la veille, cédèrent facilement le terrain.

Le général burgonde était-il bien renseigné par ses espions ? Ses lieutenants lui rendaient-ils fidèlement compte de tout ce qui se passait ? Les hésitations que j'ai cru remarquer me font pencher pour la négative.⁸ Tant

⁸ La conjecture de l'auteur serait complètement erronée, nous assure-t-on. Les rapports avaient été soigneusement faits. L'hésitation remarquée tenait à une autre cause : l'ennemi s'étant retiré plus tôt et plus loin qu'on ne l'avait prévu, fallait-il le suivre vivement ou lentement ? Vivement, on manquait à l'ordre de s'engager en masses à Niederwangen vers midi seulement et l'on risquait d'empiéter sur la tâche

pis. La première chose en guerre c'est l'espionnage ; il faut avant tout savoir où se trouve l'ennemi et ce qu'il fait. Napoléon disait : « Il vaut « mieux avoir à faire à 20,000 hommes dont on connaît les mouvements, « qu'à 10,000 dont les mouvements nous sont inconnus. »

Sur ces entrefaites la brigade formant l'aile droite s'empara de Könitz par une bonne manœuvre et engagea avantageusement le feu, tenant l'ennemi à distance. La gauche, après avoir chassé devant elle les tirailleurs ennemis, avait donné la main au centre à Oberwangen, tout en se gardant du côté de Matzenried.

Enfin, à Niederwangen, l'armée burgonde se heurte sérieusement à l'ennemi et prend aussitôt ses dispositions de combat. Quelques bataillons sont lancés sur les hauteurs boisées, à droite de la route. L'artillerie gravit lestement les hauteurs en face pour se mettre en batterie, avec une remarquable précision, sur un plateau à gauche du village. C'est une excellente position d'où l'on domine tout le pays devant soi, à droite et à gauche. Les artilleurs ont bien soin de placer leurs pièces de manière à être masqués en partie par la crête de la colline, ne donnant de cette façon que très peu de prise au feu de l'ennemi.

La ligne burgonde se trouvait donc ainsi formée : Le centre à Niederwangen, la droite à Könitz et la gauche, comme nous l'avons dit, surveillant la route de Matzenried.

C'était élémentaire au point de vue stratégique, car le général burgonde ne pouvait laisser à découvert les deux routes latérales, conduisant sur ses flancs, sous peine d'être fait prisonnier. Mais c'était un front trop étendu au point de vue tactique et à celui de l'unité d'action, eu égard à la faiblesse numérique de ses troupes. Le général préféra la première alternative et je crois qu'il a agi prudemment. C'eût été le cas de relier ces corps placés à de si larges intervalles, par un fil télégraphique. Le fourgon des engins télégraphiques de campagne était là, mais je ne sache pas qu'on l'ait utilisé.

Maintenant revenons aux Suisses. Il suffit d'ouvrir les yeux pour comprendre le motif de leur promptre retraite de la veille. Ils avaient attiré l'ennemi en attendant leurs renforts, jusque devant une forte position qu'ils paraissaient bien décidés cette fois à ne pas se laisser enlever, car du sort de cette position dépendait celui de Berne.

Avant de s'ouvrir sur la riante plaine de Bümplitz, la vallée au fond de laquelle courent parallèlement la voie ferrée et la grande route de Berne à Fribourg, se trouve resserrée, un instant, entre deux collines, l'une à droite, recouverte d'une belle et vaste forêt et l'autre à gauche, le Rehhag, dont une partie seulement est boisée. Sur les flancs nus de cette dernière, regardant Niederwangen, les Suisses avaient fortement établi le centre de leur ligne de bataille. Des tranchées-abri garnissaient la crête militaire de la position. Une nombreuse artillerie y était établie, protégée par des épaulements. Une petite redoute s'élevait au milieu. Enfin, un bois touffu, de haute futaie, situé à trente mètres environ en arrière, servait de réduit et cachait les réserves. L'escarpement du flanc gauche de cette position couvert d'épais taillis, le rendait presque inaccessible à une attaque ; mais le côté opposé, qui descendait en pente douce jusqu'à un hameau et à quelques fermes isolées remplies de tirailleurs formant l'aile droite, était loin d'offrir les mêmes difficultés d'accès. A première vue on saisissait ce côté faible de la ligne suisse dont l'extrême gauche était devant Könitz. Ajoutons que les ouvrages construits par les Suisses laissaient à désirer comme forme et solidité : les tranchées trop peu profondes abritaient imparfaitement les hommes, et les parapets étaient incapables

du lendemain ; lentement, on perdait le contact avec l'ennemi. Finalement une moyenne fut prise, qui mena encore la II^e division un peu plus loin qu'elle ne voulait aller.

bles de résister aux obus. Sauf meilleur avis, l'armée burgonde n'avait qu'une manière d'attaquer.

D'abord à titre de précaution préliminaire, fortifier un point favorable à la défense sur la route de Könitz et un autre point intermédiaire entre l'extrême droite et le centre, afin d'être en état de repousser, avec peu de monde, toute tentative de l'ennemi de ce côté. Puis, porter vers la gauche toutes les troupes disponibles, lesquelles pouvaient en cheminant par les forêts, se masser vers Boltingen hors de vue de l'artillerie ennemie. Ces troupes se mettaient aussitôt en mesure de prendre à revers les fermes isolées de l'extrême droite suisse. L'artillerie, en même temps, faisait évacuer ces fermes par une volée d'obus, puis déblayait le terrain uni et découvert au fur et à mesure que les bataillons partis de Boltlingen poursuivaient leur attaque de flanc. Enfin, cette même artillerie terminait son œuvre en fouillant au moyen d'une pluie de projectiles la droite du bois de Rehhag, pour en faciliter l'accès aux assaillants.

Il est fort probable que l'attaque ainsi conduite aurait abouti.

En tous cas, que devait faire le général burgonde dans les conjectures où il se trouvait. c'est-à-dire, touchant presque de la main son objectif et très éloigné de sa base d'opération, ayant, en outre, en perspective des éventualités désastreuses s'il était obligé de revenir sur ses pas à travers un pays ennemi ? La réponse à cette question n'est pas douteuse : attaquer sur le champ et vigoureusement, ou bien prendre ses dispositions de retraite sans hésiter une minute.

Cette prompte détermination n'a pas été prise. Peut-être la réservait-on pour le lendemain⁹ ; mais, comme on le verra, le lendemain ce fut trop tard.

Il y a, en guerre, des minutes décisives qui, par les résultats qu'elles peuvent donner à celui qui sait bien les employer, valent des siècles. Dans ces moments-là le général doit mettre en jeu toute l'énergie dont un être humain est capable.

Les bois à droite de la route de Berne avaient été brillamment enlevés par l'infanterie burgonde pendant que l'artillerie se contentait de canonner le Rehhag. Les trompettes donnèrent le signal de la cessation des hostilités pour ce jour-là.

19 septembre. — J'étais allé hier soir chercher un gîte à Oberwangen, où j'eus l'occasion d'assister à l'installation des cuisines de campagne d'un bataillon neuchâtelois. Cette installation fut faite très lestement. Je demandai à goûter la soupe que je trouvais excellente. En somme, je constatai que ces milices savent se débrouiller comme de vieilles troupes.

Plus tard, le hasard me fit entendre les ordres donnés pour la police du commandement : nomination d'un commandant de place, grand'garde, consigne, mot d'ordre, heure pour la retraite, rapport, rien ne fut oublié. Dans la soirée, j'assistai à une scène de chants et de déclamations, du plus haut comique, que n'eussent pas désavoués les acteurs du Palais-Royal.

J'avais su par les cuisiniers du bataillon que les vivres étaient commandés pour l'aube, le lendemain. La troupe allait donc prendre les armes de très bonne heure ; la journée devait être décisive.

En effet, de graves événements s'accomplirent. L'armée burgonde réoccupa ses positions de la veille et prit ses dispositions pour l'attaque du

⁹ En effet les dispositions pour le 18 portaient d'arrêter l'offensive à Niederwangen et devant Könitz ; cela afin de laisser à la 5^e brigade le terrain nécessaire à son entrée en ligne le soir du 18, tandis qu'en bonne guerre il eût fallu faire justement le contraire. S'il n'avait pas dû être tenu compte de ces exigences d'exercices de paix, le 18 août eût probablement été la journée décisive de l'attaque contre Berne.

Rehhag, mais pendant que son artillerie canonait avec violence cette position, l'aile gauche des Suisses qui avait été renforcée, s'empara de Könitz, puis, par un mouvement hardi et vigoureusement exécuté, elle parvint à couronner le plateau de Herzwyl, pénétrant ainsi comme un coin entre le centre et la droite ennemie. Celle-ci eût été infailliblement coupée, sans l'habileté de son chef qui la tira de ce mauvais pas. Suisses et Burgondes manœuvrèrent parfaitement dans cette circonstance.

La situation du centre burgonde était devenue sur ces entrefaites très grave. Les Suisses avaient repris les bois à droite de la grande route, occupés la veille et le matin par leurs adversaires ; leurs tirailleurs, opérant une demi-conversion à gauche, prenaient d'enfilade l'artillerie burgonde et son soutien placés, comme il a été dit, au-dessus de Niederwangen.

Dès lors une prompte retraite s'imposait, sous peine d'une catastrophe. A cet effet, et dans le but de protéger le départ de l'artillerie, l'infanterie aurait dû s'établir dans les maisons du village et dans les tranchées-abris qui avaient été prudemment creusées, la veille, sur les hauteurs. Cette précaution élémentaire n'a pas été prise. Le mouvement de retraite fut ordonné trop tard, mais exécuté selon toutes les règles de l'art. Il fut continué, ainsi que l'exigeait la prudence, jusque sur la rive gauche de la Singine, par les mêmes hauteurs que cette armée occupait, deux jours auparavant, pour l'attaque de Neueneegg.

La poursuite des vainqueurs fut molle ; si elle eût été vigoureuse, le centre de l'armée en retraite se serait trouvé fort compromis. L'aile gauche de celle-ci se retirait en bon ordre, au travers de la forêt du Forst, par les routes de Heitern et de Wangelhübel, sur Laupen et Neueneegg.

La retraite de l'aile droite était plus compliquée ; elle n'avait que le seul pont de Flamatt pour traverser la rivière, laquelle fait, en cet endroit, une brusque inflexion. Or ce pont est dominé en flanc par une série d'escarpements. Le centre détacha de l'infanterie et de l'artillerie sur ces escarpements, pour tenir à distance l'ennemi et protéger le passage du pont. Cette troupe arriva sans encombre à Wunnewyl.

Le général burgonde établit son quartier-général à Schmitten. Il devait considérer la campagne terminée et songer aux difficultés du retour vers sa base d'opération. La fortune qui lui avait d'abord souri, s'était tout à coup tournée contre lui. Les Suisses avaient retrouvé leur antique valeur de Sempach, de Grandson et de Morat.

Ici se terminent aussi les « impressions d'un amateur » qui n'a pu assister *de visu* à la jolie bataille livrée le lendemain à Wunnewyl.

J'ajouterai cependant à mon récit, écrit au courant de la plume, au point de vue réaliste, quelques réflexions. Elles me sont suggérées par les critiques amères et parfois injustes qui se sont fait jour, soit par la voie de certains journaux, soit par la bouche de ceux qui n'ont vu qu'un côté de la chose ou qui critiquent tout, toujours et quand même.

Notre armée est jeune, elle se forme, elle apprend. Elle a fait d'immenses progrès, depuis quatre ans, sous le rapport de la tenue, de la discipline et de l'instruction. Le nombre des officiers et des soldats qui ont fait campagne est assez restreint. Beaucoup d'entr'eux faisaient même, pour la première fois, une guerre simulée.

Enfin, cette armée qui s'annonce si bien, dont les officiers, pour la plupart, cherchent à s'instruire et savent déjà joliment « se débrouiller » sur le terrain, dont les soldats se montrent subordonnés, pleins d'entrain et de bonne volonté, cette armée, dis-je, est la seule sauvegarde de l'indépendance de notre patrie. Car il ne faut pas compter sur autre chose en cas d'aggression étrangère. Convient-il donc de la dénigrer ? Ne vaut-il pas mieux l'encourager et retremper la foi des soldats en leurs chefs, au lieu de l'ébranler par des blâmes intempérants !

Sans doute il y a eu des fautes commises et beaucoup d'invraisemblances se sont produites. Mais où n'y en a-t-il pas, même dans les armées régulières les mieux organisées ?

J'ai entendu blâmer la transmission des ordres du quartier-général aux chefs de service pour avoir été faite à des heures qui forçaient ceux-ci à rester debout toute la nuit et à se priver de repos. C'est certainement un inconvénient, car, en campagne, le chef doit saisir toutes les occasions de donner aux combattants la plus grande somme de repos possible, mais c'est surtout sur ce point que l'on peut dire : la critique est aisée et l'art est difficile.

On a surtout pris à parti le commissariat. L'intendance militaire est le grand *hicnodus* de la plupart des armées. On accuse souvent l'intendance, alors que le chef d'état-major qui n'a pas transmis à celle-ci les ordres de dislocation, est seul coupable. Favoriser l'accomplissement de la mission ardue des commissaires de guerre et se montrer impitoyable envers ceux qui, par leur faute (lorsque cette faute est bien constatée), laissent manquer de vivres la troupe ; mais aussi récompenser largement ceux qui se montrent zélés et honnêtes, voilà, sauf erreur, la plus sage ligne de conduite à tenir de la part des chefs en cette délicate matière.

En campagne, ceux-ci sont généralement portés à l'indulgence pour les intendants militaires qui ont toujours quelques bons morceaux de réserve pour les gros galons et qui ne sont jamais à court d'arguments pour excuser leurs négligences ou leurs tours de bâton. Je suis, pour mon compte, partisan de l'organisation russe qui place les intendants sous les ordres directs des chefs militaires et partisan aussi du système de fusiller sans pitié, pour l'exemple, tout intendant qui, par négligence démontrée, aurait compromis l'existence d'une brigade, d'une division, d'une armée et de la patrie.

Une dernière observation, touchant un détail qui a bien son importance en guerre. Les trompettes qui servent à la fois pour les fanfares et pour les signaux, sont insuffisantes. Leur son est absolument perdu au milieu du crépitement de la fusillade et du brouhaha de la bataille. Il faut, pour les signaux de commandement, un instrument à vibrations éclatantes, comme les clairons espagnols, les meilleurs que j'aie entendus. Ne pourrait-on pas donner à quelques musiciens, outre leur instrument, un petit clairon suspendu en sautoir, lequel ne les gênerait nullement ? A ce même point de vue, je suis aussi de ceux qui regrettent qu'on ait substitué le sifflet à l'ancien cornet des officiers d'infanterie.

On nous écrit de Fribourg, 20 septembre :

Un officier me dit que vous comptez reproduire, au moins en partie, dans la *Revue militaire suisse*, les « Impressions d'un amateur » publiées dans la *Gazette de Lausanne* par M. le général de C..... Je crois en effet que cette reproduction intéressera vos lecteurs, fribourgeois et autres. Seulement permettez-moi, en regrettant que cet auteur si compétent n'ait pas assisté à ce qu'il appelle avec raison la jolie bataille de Wünnewyl, le 20 septembre, d'essayer de combler la lacune en vous narrant brièvement cette action finale.

Le 20 septembre était, il me semble, une journée trop chargée et bien difficile pour la II^e division. Elle devait à la fois combattre et licencier, c'est-à-dire défendre la rive gauche de la Singine en retraite sur Fribourg, et embarquer en même temps, par chemins de fer, 4 bataillons (n^{os} 21-24) à Morat pour le Jura bernois et 2 bataillons (n^{os} 19 et 20) à Avenches pour Collombier. A cet effet ces six bataillons avaient été répartis, déjà le 19, en aile gauche de la II^e division, pour se replier, le 19 au soir, sur Laupen et environs, avec la batterie bernoise n^o 12, qui devait être licenciée

le 20 à Berne, et le bataillon du génie, qui devait être à Aarberg le 20 au soir pour y être licencié le 21.

Mais de cet éparpillement, commandé par les horaires des chemins de fer, nul ne se serait douté à Wünnewyl le 20 au matin. Un noyau de troupes de sept bataillons, y compris les carabiniers, 3 escadrons, 3 batteries et le parc de division, avait été concentré sur le plateau de Baggenwyl-Wünnewyl, et si bien disposé qu'on y aurait cru toute la division réunie. La présence, sur ce terrain, de l'état-major de la 4^e brigade et des spectateurs militaires les plus distingués, dont tous les officiers étrangers, complétait l'illusion.

De la hauteur de Wünnewyl, d'où l'on embrassait tout le champ de bataille, ce brillant état-major put voir au loin, au-delà du ravin de Neueneck, commencer les hostilités dès 8 heures du matin. Des bouffées de fumée émergeaient des verdoyants coteaux de la rive droite de la Singine, indiquant l'emplacement des premières pièces en action.

Peu à peu celles-ci se rapprochèrent, sans cesser d'être bien masquées dans le feuillage et derrière diverses maisons, surtout derrière celles de Brouggenbach. Des tiraileries de fantassins s'y joignent dans les vergers environnants, tandis que les dragons du 3^e régiment s'avancent de Laupen sur Neueneck, par la grande route, en se garant plus ou moins bien derrière bois et ravins.

La II^e division a deux batteries et deux bataillons, carabiniers et n^o 15, en première ligne, au bord du ravin, garnissant quelques épaulements et fossés d'avant-postes. Elle envoie des coups bien ajustés et mesurés sur la fumée ennemie, sur les dragons chevauchant au fond de la vallée, sur les groupes d'infanterie quand ils daignent se découvrir. Mais ces derniers savent se défilier sans cesser de marcher. Bientôt ils gagnent la rivière, la traversent à gué sur plusieurs points et escaladent les berges escarpées de la rive droite. A 9 heures ils apparaissent sur le plateau de Baggenwyl, ce qui donne le signal d'une recrudescence de tous les feux gros et petits.

Pendant quelques minutes le vacarme est complet. Puis l'artillerie et le gros de l'infanterie de la II^e division font retraite en échelons très-bien ordonnés. La marche est charmante à travers les beaux prés fraîchement fauchés. Elle se dirige lentement, protégée par un fort rideau de tirailleurs et par un escadron de dragons, sur la hauteur de Wünnewyl dans une position fort heureusement choisie, jalonnée par l'état-major lui-même. Une batterie prend place à droite et un peu au-dessous du village, prolongée par les canonnières du parc tout fiers d'être au feu, et par un bataillon de fusiliers ; une batterie s'allonge à gauche et en dessus du village avec deux bataillons. Les autres bataillons de la brigade Bonnard viennent se grouper autour de ceux-ci, avec leurs tirailleurs étagés sur le flanc de la colline. Une autre batterie, plus en arrière sur la route de Fribourg, simule un repli, tout en s'approchant de son point de licenciement, en compagnie des parcs, des ambulances et des bagages. En avant de la ligne, parmi les tirailleurs, circulent les dragons, joyeux d'être enfin tous réunis, cherchant sur la vaste pelouse un bataillon à charger. C'est en vain qu'ils la sillonnent ; ils ne trouvent que menu fretin, tant les tirailleurs de la 5^e brigade savent profiter des moindres abris du terrain.

Enfin l'on voit poindre des lignes ennemies, des vraies lignes, cette fois, puis de l'artillerie sur le plateau de Baggenwyl. Les pièces, les soutiens des tirailleurs, quelques lignes d'infanterie de la II^e division font un feu redoublé. Des officiers d'état-major courent autour des compagnies pour recommander de ménager les munitions, le moment psychologique n'étant pas encore tout-à-fait arrivé. Le feu de bataillons ne devra commencer que quand l'ennemi gravira les côtes de Wünnewyl ; après quoi on le culbutera dans la plaine par la méthode de Wellington à Torrès-Ver-

dras. Malgré ces recommandations quelques salves partent d'elles-mêmes ; elles commencent décidément à s'échanger. Le coup d'œil est des plus pittoresques depuis la hauteur de Wünnewyl. Les deux camps se dessinent correctement par des fronts de fumée à 200 ou 300 pas de distance. Le crépitement de la fusillade est incessant, tandis que la canonnade semble battre la mesure dans ce retentissant concert. La cavalerie s'ébranle et va se mettre de la fête..... A ce moment, 10 heures, un officier d'état-major, avec drapeau parlementaire, arrive à l'état-major de Wünnewyl. C'est le 1^{er} adjudant de la 5^e brigade ; il vient demander la cessation du combat, les troupes n'ayant plus de munitions. — Nous vous en prêterons, répond en riant le divisionnaire ; nous les ménagions depuis 10 minutes pour vous mieux servir. — Un bon rire, puis le signal « cessez le feu » donné à 10 ¹/₄ (au lieu de 11 heures), enfin de cordiales poignées de main entre les chefs « ennemis » terminent courtoisement ce parlementage.

Un quart d'heure plus tard, après un court rapport de division sur la colline même du combat, toutes les troupes se remettaient en marche pour leurs cantonnements de licenciement donnés la veille. Le grand état-major se séparait, quelques officiers sur Berne, d'autres sur Fribourg. Les officiers français accompagnèrent la division jusqu'à la gare de Schmitten, où eut lieu un frugal *Abschied*.

En somme l'impression de cette dernière journée a été excellente. La division réduite a manœuvré très-correctement, presque à la voix et sous le commandement direct de son chef. La retraite en échelons de la brigade Bonnard, soutenue des dragons Boiceau, vers les positions de l'artillerie du col. de Saussure offrait un attrayant coup d'œil, tout en étant de la meilleure tactique.

Pendant ce temps les six bataillons de la 4^e brigade prenaient les trains de chemins de fer aux heures fixées et arrivaient en bon état dans leurs foyers.

Le 20 au soir les divers corps fribourgeois étaient, à leur tour, remis à l'autorité cantonale à Fribourg, et le licenciement se continuait le 21 sans incident marquant ni accident, en ne laissant en arrière que 17 malades, sur près de 9000 hommes mis en action. Ce résultat est assez caractéristique pour que, malgré des fautes justement signalées dans quelques opérations, on puisse, sans flatterie, complimenter les chefs du Rassemblement et l'autorité supérieure, de la manière dont ce cours d'instruction a été organisé et dirigé. On peut aussi féliciter l'armée des progrès qu'elle a su accomplir, quoi qu'en puissent dire quelques mécontents, des exemptés cela va sans dire, toujours prêts à dénigrer toutes choses militaires, dont ils ne savent pas le premier mot, plutôt qu'à faire leur service ou même à payer leur taxe ; ceci soit dit surtout à l'adresse du personnage qui orne de sa prose l'organe de nos *avancés* des bords de la Sarine.

† †